

—Nous pouvons nous tranquilliser, va, ma pauvre Marie-Thérèse. Evidemment la réclamation est l'œuvre d'un employé trop zélé.

Il alla, au village, mettre la lettre à la poste.

Et quelques jours se passèrent, de la sorte, dans une attente pleine d'anxiété, malgré l'apparente confiance de Jean Violaines.

Parfois, cependant, le fermier restait soucieux. Il hochait la tête, et sa femme l'interrogeait.

—C'est que ce serait la saisie et la vente de tout, sais-tu bien, Marie, si la réclamation... son cours...

Et ses yeux s'emplissaient de larmes.

Mais pas un reproche à Marie-Thérèse. Au contraire il la plaignait dans la bonté de son cœur. Il s'était toujours refusé à revoir cet enfant. Et le petit avait fini par mal tourner, hôte assidu des maisons de correction avant d'être l'hôte des prisons qui sont les antichambres des bagnes.

Marie-Thérèse le lui avait maintes fois répété, dans leurs revers :

—Nous sommes punis à cause de l'enfant !

C'était peut-être vrai, cela, pensait maintenant le fermier. Tous les matins, c'était une anxiété, à l'heure où le facteur passait : puis, comme un mois s'écoula, ils furent soulagés.

Rien ne reviendrait plus, bien sûr.

—Je te l'avait bien dit. C'était trop injuste, disait le paysan.

Et puis, dans ce calme trompeur où ils endormaient leurs épouvantes, tomba une seconde sommation.

La réclamation suivait son cours, impitoyablement. Le préfet n'avait pu quo transmettre au ministre de l'intérieur la lettre de Jean Violaines, en faisant surseoir.

Au ministère, on n'avait pas tenu compte des prières du brave homme sans doute.

Et les frais allaient commencer.

IX

Ils étaient si tristes, à la ferme, que Bertine et Charlot s'en inquiétaient. Le fermier dit qu'on allait bientôt tout saisir et tout vendre. Et il ne pourrait plus garder ses domestiques.

Alors les enfants furent repris de frayeur.

Encore l'inconnu ! Encore le vagabondage, par les grandes routes, au hasard, sans une parole amie, sans un sourire de personne, rebutés de tout le monde !

Cela ne finirait donc pas cette vie-là ?

Ils pleuraient en se cachant ; mais Jean Violaines et Marie-Thérèse devinaient leurs larmes, et au milieu de leur désespoir, tant était grande leur bonté, ils avaient encore des paroles d'encouragement pour les abandonnés.

Un jour que Charlot faisait paître ses moutons derrière la Pierre-de-Marbre, au coin d'un bois appelé le bois Bourquelot, attendant à la forêt et s'avancant en pointe, comme un promontoire, sur le versant du coteau, il avait aperçu dans le chemin pierreux coupé de fondrières qui grimpait au cœur de la forêt, la silhouette d'un garçon qui allait et revenait, comme s'il avait voulu se rapprocher de lui sans être vu !

Il avait de bons yeux, Charlot, et il avait frémi en croyant reconnaître cet homme.

Mais l'autre disparaissait en ce moment, s'enfonçant dans le chemin.

Et des minutes s'écroulèrent sans que Charlot vit rien apparaître de nouveau.

Alors il respira, soulagé.

—Quelle bêtise ! murmura-t-il... songeant à celui qu'il avait pensé reconnaître... Comment pourrait-il être par ici ?...

Et apercevant des moutons qui s'en allaient dans une terre emblavée, il siffla Papillon qui dormait et qui se souleva.

Il lui montra les bêtes du bout de son bâton. Papillon partit à fond de train. On ne voyait guère qu'il n'avait que trois pattes. Quelques coups de crocs dans la toison épaisse des moutons et le troupeau fut rallié.

Puis aux pieds de son jeune maître, l'ancien contrebandier, devenu défenseur de la propriété, revint se coucher avec un profond soupir, en adressant un bon et doux regard à Charlot.

Au même instant la silhouette entrevue en haut du chemin pierreux apparaissait à la pointe du bois, au bord de la plaine, à deux cents mètres de Charlot.

Le cœur de l'enfant bondissait, son visage était tout pâle. Et ses grands yeux effarés ne quittaient plus l'homme.

L'autre, là-bas, au loin, s'était arrêté et considérait Charlot.

Et celui-ci disait :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! C'est lui ! c'est lui !

L'homme parut prendre son parti ! Délibérément, il arriva vers Charlot, à grandes enjambées.

Et Charlot restait là, sans un mouvement, frappé de la foudre. Les lèvres seulement bégayaient des mots qu'on n'aurait pu comprendre, et qui étaient comme une prière où revenait le nom de Bertine, de sa petite Bertine chérie.

L'homme avançait, avançait toujours

Et bientôt il fut tout près, vêtu de guenilles, l'aspect sordide, la physionomie cruelle et repoussante malgré sa jeunesse.

Et les mains tendues, des mains de colosse, il disait :

—Charlot ! C'est toi, mon vieux poteau !...

L'homme, c'était Borouille. Et voilà pourquoi Charlot tremblait.

—T'es rien chouette, toi, Charlot, de plaquer tes aminches comme tu l'as fait il y a six marques dans le hangar de la Franche-Comté. Tu me dois tout, pourtant. Sans Bibi t'aurais claqué sur la neige de la forêt de Trélon. Et après, qui est-ce qui t'a donné de l'oseille au lieu de te laisser filer la comète ? C'est encore Bibi. T'as mieux aimé te barrer avec la petite et grincer tout seul, hein ? Chouette, mon vieux poteau, chouette.

Et il serrait de force les mains du jeune berger, il les serrait à les briser.

Charlot ne répondait pas. Il restait bouleversé, n'en pouvant croire ni ses yeux ni ses oreilles.

Certes, il ne craignait rien pour lui-même. Depuis longtemps il s'était dégagé de l'influence du jeune bandit. Et il était fort et brave. Il le lui avait prouvé quand il avait défendu Bertine.

Mais justement, c'était pour Bertine qu'il craignait. Il fallait tout redouter des entreprises de Borouille contre elle.

Borouille paraissait très fatigué.

Il s'étendit par terre, lourdement.

Papillon se mit à gronder, mais Borouille lui envoya un coup de pied, lequel heureusement n'atteignit pas le chien.

—Hé ! tu ne me reconnais pas, toi ?

Et regardant Charlot avec ironie :

—Dis donc, mon vieux poteau, je crève de faim... T'as pas un peu de fringue à me coller dans le fusil ?

Charlot, toujours silencieux, partagea son pain.

—Merci frangin.

Et Borouille dévora à belles dents, toujours couché sur le sol, le visage tourné vers le ciel bleu.

—Nib de braises, mon vieux Charlot, depuis longtemps, nib de braises dans le morlingue et nib à briffer depuis deux jours ; c'est rien veinard de t'avoir rencontré. T'as de la galtouze. Tu partageras avec ton vieux poteau ? Tu refuses ?

—Non. Je ne refuse pas, dit Charlot. Je me souviens, en effet, que tu as sauvé la vie de Bertine et la mienne.

—A la bonne heure, frangin ! dit l'autre, la bouche pleine. Dis, Charlot, j'ai la gorge qui me râpe, t'as pas un peu de pétrole ou seulement de la vinasse ?

—Je ne bois que de l'eau.

—De l'eau ? Pouah ! Enfin...

—Je te donnerai donc la moitié de ce que j'ai : trente francs, mais à une condition...

—Une condition... Ah ! ah ! Tu fais des conditions, à cette heure.

—Oui.

—Eh bien, parle. Laquelle ?

—Tu t'en iras et on ne te verra plus dans le pays.

L'autre parut réfléchir. Il considérait Charlot d'un air mauvais. —Sûrement, je ne peux pas rester dans ce chien de pays. Je ne le pourrais pas longtemps, d'abord. On me pincerait.

—Qu'est-tu venu faire par ici ? lui demanda Charlot avec angoisse.

—Il faut bien boulotter. Après le coup de la villa, tu sais, je suis allé dépenser mon argent à Paris avec des aminches, des frères. Ça n'a pas duré longtemps. Alors je me suis dit que le général aurait peut-être encore le sac. Ces vieux-là, c'est filou en diable. Alors, je suis revenu, après une petite querelle rue des Acacias, chez un bistrot, où j'ai laissé un camaro à peu près étranglé, à cause d'une dame...

Borouille ôta sa casquette et salua vers le ciel.

—Une dame chic, du vrai monde. Donc, à cause de la rousse, je joue des gambettes, et j'arrive une nuit chez le général. Oui, mais voilà, depuis le coup d'il y a six mois, le général était sur ses gardes. Un domestique couchait près de lui. Un autre couchait au rez-de-chaussée. Lui n'aurait rien entendu, puisqu'il était sourd. J'entre et voilà qu'on me tombe dessus. Ça n'était pas de jeu. Je me débarrasse et je saute par la fenêtre. J'enfile le jardin, je passe dans la campagne et je gagne les bois. Et j'entendis des balles de revolver qui sifflaient à mes oreilles. On aurait dit des grosses mouches. Heureusement, pas une égratignure, mon vieux poteau, pas une. Je m'esbigne. Les bois me protègent. Seulement, je n'ose pas me montrer ; je ne voyage que la nuit. Je couche dans les bois et j'allais faire mon lit tout à l'heure, quand, du haut du chemin blanc, là-bas, je t'ai aperçu dans la plaine et je t'ai reconnu. Voilà l'histoire, mon vieux poteau. Ils m'ont dévisagé la tronche, dans la villa. Le signalement doit être chez les gendarmes. Alors, faut que je me cache.

(A suivre.)